



DISCOURS PRINCIPAL
9 SEPTEMBRE 2021

SERHAN ADA

DIRECTEUR DU DÉPARTEMENT
DE GESTION ARTISTIQUE ET
CULTURELLE ET DIRECTEUR
DU CENTRE DE RECHERCHE
SUR LA GESTION ET LES
POLITIQUES CULTURELLES
DE L'UNIVERSITÉ BILGI
D'ISTANBUL





UNE NOUVELLE DURABILITÉ ET LE RÔLE CRUCIAL DE LA CULTURE

SERHAN ADA

« L'homme contemporain court désespérément dans un escalier roulant à l'envers ou vers le sommet d'une dune qui s'écroule. Nous nous démenons pour rester à la même place, dans un présent permanent qui fuit sans cesse. Car si nous arrêtons une seconde de courir – après le travail, nos courriels, nos rendez-vous, nos obligations, notre argent, après le temps qui file – nous tombons. Dans le chômage, la pauvreté, l'oubli et la désocialisation. »

*(Hartmut Rosa, entretien avec Frédéric Joignot,
Le Monde magazine, 28 août 2010)*

Il y a seulement une dizaine d'années, le philosophe et sociologue allemand Hartmut Rosa, auteur du livre *Aliénation et accélération* a déclaré ceci dans une interview. « Chômage, pauvreté, oubli et désocialisation » : voilà ce qui attend les humains de l'ère moderne tardive (que nous appelons aussi l'Anthropocène) qui tentent de courir après le temps – en vain. Les prédictions pessimistes de Rosa se sont soudainement réalisées avec la pandémie de Covid-19 et les confinements qui ont suivi, nous laissant tous stupéfaits de savoir comment cela était possible. Ce dont on parlait depuis un certain temps, mais qu'on n'attendait pas, s'est produit et d'un seul coup. Ce qui était particulièrement surprenant, c'est que ce rythme rapide s'est arrêté brusquement. Nous avons été confrontés à cet arrêt brutal à un moment tout à fait inattendu, parce que l'accélération avait continué alors que nous savions plus ou moins qu'elle n'était pas durable. L'économie mondiale, les marchés boursiers, les interactions sociales se sont tous arrêtés. Les humains vivant à la surface de la terre ont commencé à s'interroger sur l'avenir dans un état de confusion sans précédent, en s'appuyant sur des nouvelles et des informations provenant de sources différentes. Pourtant, une chose était certaine : l'incertitude absolue. Bien que les prophéties post-pandémie se soient succédées, personne ne savait comment nous allions nous sortir de cette situation, y compris les scientifiques. Malgré tous les discours, les réouvertures, les prévisions de reprise, etc., la seule chose qui était certaine était l'incertitude. Combien de temps allait durer cette période d'enfermement à la maison, tout en restant connecté ? Dans quel genre de nouvelle vie, de nouveau monde, allions-nous émerger ?



En fait, au début, nos espoirs ont augmenté avec certaines des nouvelles qui sont arrivées pendant le premier confinement. La pollution atmosphérique était en train de diminuer, les mers étaient plus bleues et les nuages menaçants au-dessus de Delhi, qui rendaient la respiration difficile, s'étaient dissipés. Peut-être qu'une fois le virus disparu (le serait-il un jour ?), nous vivrions dans un monde plus « propre » après avoir tiré la leçon de ce qu'il nous avait enseigné. Aujourd'hui, alors que plus d'un an et demi s'est écoulé depuis que la pandémie a été officiellement reconnue et déclarée comme telle, nous passons du confinement à une sorte de réouverture sans savoir dans quelle mesure le vaccin sera protecteur contre les nouvelles variantes – un



vaccin qui a été injustement distribué parmi les habitants de la planète. L'incertitude et les questions persistent. Alors que plus de 4 millions de personnes sont mortes – et principalement des travailleurs de la santé et des personnes appartenant aux groupes sociaux les plus vulnérables, et bien entendu des personnes âgées –, on constate une augmentation alarmante des problèmes de santé mentale tels que l'anxiété, les troubles du sommeil et la dépression, conséquence de la quarantaine, de la distanciation sociale et de l'isolement. Sans parler de l'annonce d'une vague de chaleur sans précédent frôlant les 50 °C dans le nord-ouest du Pacifique, tandis que les océans où sont posés les pipelines au fond de la mer ont pris feu. En outre, la Turquie a cédé au mucilage qui menaçait la vie de tous les êtres vivants dans et autour de la mer de Marmara, qui se trouve entre la mer Noire et la Méditerranée, et dernièrement les incendies qui dévastent les côtes du pays. Une question se pose inévitablement : allons-nous simplement retourner à une vie encore pire qu'avant sans avoir tiré aucune leçon de la pandémie ?

Pourtant, il y avait des signes. Il y a seulement 50 ans, en 1971, le rapport intitulé « Les limites à la croissance » du Club de Rome indiquait clairement que, si la population, la production, l'industrialisation, la pollution et la consommation continuaient à s'accélérer à ce rythme, les ressources de la planète ne pourraient plus se renouveler. Mais il est vite devenu évident que cet avertissement ne serait d'aucune utilité. « ... la société c'est qui ? Ça n'existe pas. Il y a des hommes et des femmes, il y a des familles, et aucun gouvernement ne peut faire quoi que ce soit si ce n'est à travers les gens. Mais les gens s'occupent d'eux-mêmes avant tout... »¹ a déclaré Mme Thatcher, qui est l'une des fondatrices du néolibéralisme et a donné son nom à une forme de gouvernement, le thatchérisme. Puisque nous étions devenus des individus, nous devons nous débrouiller seuls. Ne nous a-t-on pas enseigné, dès les premiers jours du modernisme, que la production, la consommation, la technologie et l'accélération ne formaient qu'un tout et qu'elles signifiaient toutes un progrès irréversible ? Pourtant, malgré les signes d'alerte, les dirigeants du monde ont privilégié l'économie au détriment de la santé et de l'environnement. Ce qui compte, c'est que les engrenages de la production et de la vente au détail continuent de tourner à tout prix. Ils ont même cherché, si possible, à transformer la crise en opportunité. Après tout, ne dit-on pas ralentissement plutôt que récession économique ? Alors continuons à accélérer à ce rythme malgré la pandémie... Mais à quel prix ?

¹ Thatcher, Margaret. 1987. Interview pour *Woman's Own* (La société n'existe pas)



Examinons ce qui s'est passé dans le domaine des villes. Au cours des 30-40 dernières années, nous avons assisté à l'émergence d'une course vertigineuse – une autre compétition pour l'accélération – entre les métropoles, les villes cosmopolites et les mégalopoles. Les grandes villes se sont taillé la part du lion dans la population, l'économie, la mobilité sociale, la production et la consommation de la culture, tout en laissant la majorité des populations de territoires entiers dans la pauvreté, l'inégalité, la privation, ainsi que la désolation. Ces grandes villes, ou – pour le dire en termes fréquemment utilisés par ceux d'entre nous qui travaillent dans le domaine de la culture – les villes (ou « capitales ») de culture, ont exploité, aspiré et épuisé les



ressources produites par tous les habitants de ces pays. Partout dans le monde, les pratiques appliquées par les initiatives sur la production culturelle et le développement durable ont fait l'objet d'un examen approfondi. Néanmoins, ce sont les grandes villes, parallèlement à l'accélération de la vie en leur sein, qui ont reçu le coup le plus dur pendant la pandémie de Covid-19. Le temps est venu de remettre en question des concepts tels que la « ville créative » ou la « classe créative », dont les auteurs eux-mêmes ont récemment commencé à remettre ces concepts en cause. Il est maintenant temps de se concentrer sur les types d'actions que peuvent entreprendre les villes de plus petite taille, qui ne sont pas autarciques au sens étroit du terme, mais qui sont viables et interagissent étroitement avec des citoyens en bonne santé qui profitent de la vie. (À cet égard, il est important de noter que les projets à long terme et les collaborations avec une grande variété de villes développées dans le cadre de l'Agenda 21 de la culture constituent une exception majeure. Leurs sites web fournissent non seulement des informations sur l'aide d'urgence offerte aux artistes et aux personnes travaillant dans le domaine de la culture, mais présentent également de nombreux bons exemples qui se sont développés à partir de la base). « Nous, les gens, sommes la ville. À travers nos croyances, nos valeurs et nos activités créatives – notre culture – nous donnons forme à la ville de pierres et de rêves. » Ce sont les deux premières phrases de la Charte de Rome 2020 signée par les nombreuses villes qui participent activement aux travaux de la Commission Culture de CGLU et dont les représentants sont présents ici à Izmir. Ces deux phrases ne seront jamais assez répétées pour nous rappeler une fois de plus que la démonstration de la volonté d'un « nous » de maintenir la vie dans les villes ne serait pas vaine, et que les valeurs intangibles et l'imagination ne sont pas des choses futiles.

Alors, qu'avons-nous fait, en tant que gouvernés, en tant qu'individus qui « doivent se regarder », en d'autres termes, en tant que sujets autonomes ? Si la société n'existait pas, nous essaierions de nous accrocher à des communautés. Nos micro-identités ont pris de l'importance au-delà de toute autre chose. Mais rien de tout cela n'a donné de résultats tangibles, pas même les manifestations de masse que nous voyons de temps en temps dans diverses parties du monde, les résistances que nous avons manifestées pour défendre des espaces qui devraient appartenir à tous, pour défendre ce qui est public, c'est-à-dire les lieux qui nous appartiennent. C'est justement là où nous en sommes maintenant. Où pouvons-nous aller à partir d'ici ?

Jusqu'à présent, la culture et la nature ont toujours été considérées comme des choses opposées. En fait, les gens ont même eu recours à des approximations telles



que « tout ce qui est en dehors de la nature » pour définir la culture. Ainsi, nous avons effectué des recherches, produit des documents et émis diverses publications afin d'établir des bases solides pour que la culture soit acceptée comme une composante essentielle du développement durable et incluse parmi les Objectifs de développement durable 2030. Tous les acteurs concernés, et en particulier CGLU, ont déployé des efforts à cette fin sur une grande variété de plateformes. Il existe un grand nombre d'études qui peuvent être citées comme preuves pour démontrer



l'impact social et économique, ainsi que les retombées des produits et services culturels. Nous ne pouvons pas nier tout cela. Nous devons continuer à travailler en ce sens. En attendant, les gens ont du mal à joindre les deux bouts. Nous savons que, rien qu'en Turquie, plus d'une centaine de musiciens ont atteint le bord du désespoir et se sont suicidés. Le concept de « précarité » a été jugé approprié pour décrire la situation des personnes travaillant dans le domaine des arts et de la culture et les efforts qu'elles y consacrent, et la plupart des analyses s'en sont inspirées. Mais, à partir de maintenant, nous devons nous concentrer sur l'élaboration du concept de « survie » et déterminer comment et dans quelles conditions cela peut être possible. En ce qui concerne les activités culturelles, deux autres critères doivent être pris en compte, et peut-être même plus, en plus de l'impact social et économique : il s'agit de l'écologie et de la santé publique. Par conséquent, en matière de durabilité, il est temps de repenser l'accélération avec et sur la base du rythme particulier de la nature (une nature qui comprend non seulement les ressources souterraines et aériennes, mais aussi les bactéries et les virus), et de prendre en compte les cycles de la vie sur terre et la capacité de celle-ci à se régénérer. Nous devons continuer à souligner chaque jour que la culture, et en premier lieu l'art, qu'ils soient inclus ou non dans les documents internationaux, doivent avoir leur mot à dire dans la durabilité de la beauté et de la vie elle-même. Comme je l'ai indiqué dans un article publié l'année dernière, aucun d'entre nous n'avait prévu que l'Anthropocène prendrait fin aussi rapidement. Pourtant, nous sommes là, témoins du naufrage d'une ère : le crépuscule de l'Anthropocène.

Incertitude, anxiété, agitation : Ce sont les caractéristiques des personnes de l'Anthropocène. Mais, comme cette époque est arrivée à son terme, cela signifie qu'il est temps de remplacer ces caractéristiques par de nouvelles. « Rien n'est beau ; il n'y a que l'homme qui soit beau : sur cette naïveté repose toute l'esthétique, c'est sa première vérité. Ajoutons-y dès l'abord la deuxième : rien n'est laid, si ce n'est l'homme qui dégénère... » C'est ce qu'écrit Nietzsche lorsqu'il propose la Volonté de puissance comme nouveau concept dans *Le Crépuscule des idoles* (dans le chapitre intitulé *Incursion d'un inactuel* [section 20]). Lorsque la puissance a dépassé toute accélération, tout ce que les humains ont créé et tout ce qui les entoure est devenu insoutenable. Maintenant, nous vivons tous ensemble le résultat. Pour nous en sortir, nous avons besoin de nouveaux concepts, d'un tout nouveau langage qui ne repose pas sur nos anciennes conventions. Cela sera possible grâce à de nouveaux



concepts, c'est-à-dire les enfants de l'esprit créatif qui donne naissance au langage. Mais comment ?

Tout d'abord, nous devons commencer par nous poser de nouvelles questions. C'est ce que j'ai essayé de faire dans ce discours. Bien qu'elles n'aient pas de réponses pour l'instant, je ne doute pas que ce sont les bonnes questions qui ouvriront la voie à de nouveaux concepts. Pour cela, je propose de remplacer la Volonté de puissance de Nietzsche par une autre « Volonté » qui développera de tout nouveaux concepts favorisant la beauté et la vie plutôt que le langage emprunté ou habituel que nous avons l'habitude d'utiliser ; je propose de la remplacer par la « *Volonté de penser* ».





#IzmirCultureSummit

#UCLGmeets

#UCLGculture

#Culture21Actions

#Listen2Cities

www.uclg-culturesummit2021.org

Sommet culture de CGLU 2021

culturesummit@uclg.org

international@izmir.bel.tr



Avec le soutien de



L'Union Européenne

Ce document a été réalisé avec le soutien financier de l'Union européenne. Le contenu de ce document est de la responsabilité de CGLU et sous aucun prétexte il ne peut être interprété comme le reflet du positionnement de l'Union européenne.



Suède
Sverige

Ce document a été financé par l'Agence suédoise de coopération internationale au développement, Asdi. Asdi ne partage pas nécessairement les opinions exprimées dans ce document. La responsabilité de son contenu incombe entièrement à l'auteur.